MICHEL BALARD

Les acteurs des transferts culturels entre Orient et Occident Quelques exemples italiens

Il y a près de quarante ans, Joshua Prawer, le grand historien israélien spécialiste des États latins de Syrie-Palestine, affirmait que la politique d'apartheid menée par les Occidentaux avait été l'un des plus importants facteurs responsables de l'échec du royaume franc de Jérusalem à devenir un intermédiaire entre l'Orient musulman et l'Europe chrétienne¹. Il reprenait par là une idée maîtresse de Paul Leroy-Beaulieu, historien de la colonisation à la fin du XIX^e siècle², pour lequel un des caractères de la colonisation moderne était l'exercice d'une domination culturelle par laquelle le colonisateur imposait sa civilisation, sa langue et, parfois, sa religion, de sorte que les transferts culturels ne s'effectuaient que dans un seul sens, des métropoles européennes vers les pays colonisés.

Depuis ces travaux, une telle ségrégation radicale des communautés a été remise en question, aussi bien en ce qui concerne l'occupation du sol et l'installation des Occidentaux que pour ce qui est de la transmission culturelle de l'Orient à l'Occident³. Toutefois, pour en saisir les différents aspects, il importe de comprendre les modalités et les caractères quantitatifs de l'émigration occidentale, aboutissant à un peuplement toujours très minoritaire dans les zones d'implantation concernées, de sorte que les transferts culturels dont les Italiens sont les acteurs entre Orient et Occident demeurent assez limités, que ce soit dans le domaine des États francs de Syrie-Palestine ou dans les colonies amalfitaines et génoises, territoires qui nous serviront d'exemples.

L'émigration occidentale vers l'outre-mer s'effectue selon des modalités fort diverses: initiatives de particuliers en quête de fortune ou d'aventure, recrutement par des hommes d'affaires d'une main-d'œuvre destinée au peuplement ou à l'exploitation des territoires d'outre-mer, ou bien organisation des flux migratoires par les autorités de la métropole⁴.

¹ Joshua PRAWER, *Colonialismo medievale. Il regno latino di Gerusalemme*, Rome 1982, p. 539–608.

² Paul LEROY-BEAULIEU, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris 1874.

³ Voir p.ex. Vladimir GOSS, Christine V. BORNSTEIN (dir.), *The Meeting of two Worlds. Cultural Exchange between East and West During the Period of the Crusades*, Kalamazoo 1986; Robert BARTLETT, *The Making of Europe. Conquest, Colonization and Cultural Change 950–1350*, Londres 1993; Ronnie ELLENBLUM, *Frankish Rural Settlement in the Latin Kingdom of Jerusalem*, Cambridge 1998; Isabelle DRAELANTS, Anne TIHON, Baudouin VAN DEN ABEELE (dir.), *Occident et Proche-Orient: contacts scientifiques au temps des croisades*, Turnhout 2000; Michel BALARD, *Les Latins en Orient, (XI^e–XV^e siècle)*, Paris 2006, p. 149–167.

⁴ Michel BALARD, *Colonisation et mouvements de population en Méditerranée au Moyen Âge*, dans: Wolfgang KAISER, Claudia MOATTI, Christophe PÉBARTHE (dir.), *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne*, Bordeaux 2009, p. 391–404.

Les départs individuels laissent peu de traces dans les sources, sinon grâce à quelque document notarié par lequel le migrant confie à l'un de ses proches, resté sur place, le soin de gérer ses affaires. La pratique d'activités commerciales semble inciter des >facteurs< des grands marchands à s'établir dans les colonies d'Orient: Génois d'origine, mais aussi gens du *contado* (Ligurie) qui, après un séjour plus ou moins long dans la métropole d'accueil, se décident à partir pour l'outre-mer. L'étude des patronymes recueillis dans les actes instrumentés en Orient a permis de mettre en valeur le nombre et l'importance des foyers d'émigration, particulièrement en Ligurie, où les principales bourgades des *Riviere*, mais aussi les villages de l'Apennin, contribuent aux flux migratoires, en laissant partir des hommes jeunes cherchant à échapper à la faim et à la misère, destin trop fréquent des terres âpres de la Ligurie intérieure⁵. À ces migrants en quête d'un sort meilleur s'ajoutent les hommes de mer qui, lors d'un voyage vers la Romanie ou la Terre sainte, s'arrêtent aux escales, fuyant un travail trop pénible. Les grands comptoirs génois d'Orient sont ainsi un réservoir permanent de main-d'œuvre navale expatriée plus ou moins longtemps, au sein de laquelle se développe une *lingua franca*, mélangeant latin, grec, génois, vénitien et arabe⁶.

Des recrutements collectifs peuvent aussi être organisés par des hommes de guerre, désireux de s'établir en Orient, ou par de grands marchands disposant de comptoirs commerciaux outre-mer. Dans la première catégorie entrent, bien entendu, les participants des croisades. Mais, faut-il le rappeler, Jonathan Riley-Smith a démontré par ses comptages que sur 791 croisés de la fin du XI^e siècle identifiés par leur nom, 104 seulement s'installent en Terre sainte, soit à peine 13%, et que sur les 697 noms de colons connus avant 1131, seulement 122 ont pris la croix entre 1097 et 1102, soit environ 17%⁷. Ces chiffres confirment que la majorité des croisés ayant participé à la prise de Jérusalem sont repartis rapidement chez eux, estimant leur vœu accompli, mais qu'en revanche des Latins, à titre individuel, sont venus s'installer en Terre sainte après la conquête de 1099. Il faut compter aussi la clientèle de tous ces chefs de guerre qui ont fait souche en Terre sainte. Les Embriaci, participants de la première croisade, puis tributaires de Gibelet, ont emmené avec eux parents, amis et >fidèles< pour occuper la ville que la Commune de Gênes leur a accensée⁸. À la fin du XIII^e siècle, lorsque Manuel et Benedetto Zaccaria occupent Phocée, ils passent contrat à Gênes avec des gens d'un statut social modeste pour l'exploitation des alunières qui firent leur fortune. De même, leur prise de possession de Chio, en 1304, s'accompagne d'engagements d'un personnel latin, en provenance de Ligurie, peut-être pour assurer la production du mastic, ou, plus certainement, pour défendre l'île et ses accès. Les documents notariés préservés évoquent les conditions d'existence difficiles de ces employés des Zaccaria,

⁵ Michel BALARD, *La Romanie génoise (XII^e-début du XV^e siècle)*, 2 vol., Gênes, Rome 1978. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 235)

⁶ Michel BALARD, *Les équipages des flottes génoises au XIV^e siècle*, dans: Rosalba RAGOSTA (dir.), *Le Genti del Mare Mediterraneo*, Naples 1981, p. 511-534; Henry KAHANE, Renée KAHANE, Andreas TIETZE, *The Lingua Franca in the Levant. Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin*, Urbana 1958.

⁷ Jonathan RILEY-SMITH, *The First Crusaders 1095-1131*, Cambridge 1997, p. 19.

⁸ Gabriella AIRALDI, *Blu come il Mare. Guglielmo e la saga degli Embriaci*, Gênes 2006.

dont près de 25 trouvèrent la mort dans ce monde égéen où ils espéraient, par leur engagement, obtenir un sort meilleur⁹.

Un autre exemple d'émigration collective est constitué par les participants de l'expédition génoise de 1346 qui s'empare de Chio et de Phocée. Les armateurs, placés sous le commandement de Simone Vignoso, passent un contrat avec la Commune de Gênes, impécunieuse, et obtiennent d'exercer sur leurs conquêtes un *dominium utile et directum*, c'est-à-dire la propriété et le droit d'exploiter Chio et Phocée, au moins aussi longtemps que la Commune de Gênes se révélera incapable de leur rembourser les frais de l'expédition. Ces différentes familles d'armateurs constituent la Mahone de Chio et se fixent dans l'île. Leurs membres abandonnent leur patronyme propre pour prendre celui des Giustiniani et se partager, en proportion de leur capital initial (*luoghi*), les revenus de leurs conquêtes. Une des premières tâches de Simone Vignoso, chef de l'expédition, est de pourvoir au peuplement latin de l'île. Dans le traité qu'il impose le 12 septembre 1346 à la noblesse grecque, l'amiral génois exige qu'on lui livre sur le champ deux cents maisons dans le *castrum* de Chio, qui seraient à l'avenir occupées par des Génois et des Latins, et que dans les huit mois, si besoin est, d'autres demeures grecques du *castrum* puissent être achetées par des Latins à un prix fixé par arbitrage. Pour attirer les hommes, on incite les équipages des 29 galères de l'expédition à s'installer dans l'île. L'on fait aussi appel à des immigrants ligures, auxquels sont remis des biens confisqués aux conspirateurs impliqués dans un complot manqué en 1347: maisons, vignobles, jardins, vergers *chisilimae* (confisqués) furent donnés ou loués à bas prix à des Latins qui s'engageaient à venir habiter avec leur famille le *castrum* et à y demeurer plusieurs mois par an. Il ne s'agit pas là d'une colonisation agricole, puisque les immigrants, connus en partie par les actes notariés contemporains, sont tous des artisans et des marchands. On attend d'eux qu'ils participent à la défense de l'île, qu'ils paient à la Mahone l'impôt foncier pour les terres qu'on leur concède et qui, cultivées par des parèques, garantissent aux nouveaux arrivants une source régulière de revenus. Cette situation engendre un flux d'hommes de Gênes vers Chio, mais aussi un détachement progressif des Mahonais à l'égard de leur ancienne métropole¹⁰.

Quel rôle peuvent jouer ces émigrés dans la transmission des œuvres et des valeurs culturelles? Prenons le cas des Amalfitains, initiateurs des migrations outre-mer, puisqu'ils étaient, en tant que sujets de l'Empire byzantin, présents à Constantinople au moins depuis le début du x^e siècle. On leur doit la fondation d'un couvent amalfitain au mont Athos, la sainte montagne de l'orthodoxie, entre 985 et 990 par un certain Léon de Bénévent, venu s'installer à l'Athos avec six disciples. La fondation amalfitaine fut victime des luttes religieuses du xii^e siècle et, selon un témoignage de 1287, était en ruine à la fin du xiii^e siècle. Les Amalfitains ont joué un rôle modérateur dans

⁹ Laura BALLETO, Les Génois à Phocée et à Chio du xiii^e au xiv^e siècle, dans: Michel BALARD, Élisabeth MALAMUT, Jean-Michel SPIESER (dir.), Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges, Paris 2005, p. 45-57.

¹⁰ Philip P. ARGENTI, The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island, 1346-1566, vol. 1, Cambridge 1958, p. 86-105; BALARD, La Romanie génoise (voir n. 5), vol. 1, p. 259-264.

les débats théologiques opposant orthodoxie et catholicisme. On en a pour preuve la lettre apaisante écrite par un clerc amalfitain, dénommé Laycus, adressée à l'abbé Serge du couvent Sainte-Marie-des-Amalfitains, à Constantinople, et accompagnée du traité sur les azymes de Bruno de Segni. Des traducteurs amalfitains, installés à Constantinople dans l'entourage de la grande famille de Mauro-Pantaleone, ont facilité la connaissance par l'Occident d'une hagiographie byzantine, l'un en traduisant la vie de sainte Irène et le sermon sur la mort de saint Nicolas, l'autre le récit d'un miracle accompli par saint Michel. Vice-versa, au monastère amalfitain du mont Athos a été traduite en grec la règle de saint Benoît, dont certains chapitres ont été insérés dans l'«Hypotyposis» de Lavra de saint Athanase¹¹. On ne saurait négliger non plus les traducteurs pisans résidant à Constantinople, tels Burgundio de Pise, qui traduit du grec des œuvres d'Aristote, de saint Jean Damascène ainsi que les homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Mathieu, ou Hugues Éthérien, qui, à partir des Pères grecs de l'Église, écrit un traité sur le Saint-Esprit, remis aux Grecs dans sa propre traduction¹². Mais surtout les Amalfitains ont fait connaître à l'Occident des œuvres d'art byzantines, des calices, des crucifix, des candélabres, des tapisseries et bien sûr les célèbres portes de bronze de la seconde moitié du XI^e siècle ou du début du XII^e, provenant de Constantinople par l'entremise de Pantaleone, fils de Mauro d'Amalfi, ou imitant des originaux byzantins. Cinq églises d'Italie du Sud (Amalfi, Atrani, Salerne, Monte Sant'Angelo et Mont-Cassin), Saint-Paul-hors-les-murs à Rome et Saint-Marc à Venise conservent aujourd'hui encore le témoignage de ce transfert artistique de Byzance vers l'Italie¹³.

Si l'on se tourne vers les États francs de Syrie-Palestine, dont on a souvent négligé le rôle de médiateurs culturels, dévolu plutôt à l'Italie méridionale et à Tolède, on rencontre à Antioche, dans le milieu italo-normand, des clercs occidentaux connaissant l'arabe et capables de rendre accessibles d'importants traités scientifiques: Adélarde de Bath traduit dans les années 1120 le traité de Tābit b. Qurra sous le titre de «*Libri prestigiorum*», celui d'Abū Ma'shar sur l'astrologie, et le texte arabe des «*Éléments*» d'Euclide, tandis qu'Étienne de Pise dans sa «*Regalis dispositio*» produit un catalogue alphabétique de la matière médicale grecque de Dioscoride, avec les équivalents arabes¹⁴. Au XIII^e siècle, les œuvres épiques et courtoises provenant de l'Occident se

¹¹ Michel BALARD, Amalfi et Byzance aux X^e–XII^e siècles, dans: Travaux et Mémoires du centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance 6 (1976), p. 85–95.

¹² Adolf HOFMEISTER, Der Übersetzer Johannes und das Geschlecht comitis Mauronis in Amalfi. Ein Beitrag zur Geschichte der byzantinisch-abendländischen Beziehungen besonders im 11. Jahrhundert, dans: Historische Vierteljahrschrift 27 (1932–1933), p. 225–284; Antoine DONDAINE, Hugues Éthérien et Léon Toscan, dans: Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge 27 (1952), p. 67–134; Peter CLASSEN, Burgundio von Pisa, Heidelberg 1974.

¹³ Guglielmo MATTHIAE, Le porte bronzee bizantine in Italia, Rome 1971; Margaret ENGLISH FRAZER, Church Doors and the Gates of Paradise: Byzantine Bronze Doors in Italy, dans: Dumbarton Oaks Papers 27 (1973), p. 145–162.

¹⁴ Charles BURNETT, Antioch as a Link between Arabic and Latin Culture in the Twelfth and Thirteenth Centuries, dans: Isabelle DRAELANTS, Anne TIHON, Baudouin VAN DEN ABEELE (dir.), Occident et Proche-Orient: contacts scientifiques au temps des croisades, Turnhout 2000, p. 1–78, ici p. 2–4.

diffusent dans l'Orient latin, tandis que le *scriptorium* d'Acre produit, entre 1260 et 1291, au moins neuf manuscrits de la traduction française de Guillaume de Tyr, constituant un véritable appel à la croisade pour la survie des États latins¹⁵.

Dans le domaine de l'architecture religieuse, les Francs s'inspirent de la tradition byzantine en adoptant un plan basilical à trois nefs, avec absides et absidioles encastrees dans un chevet plat (églises d'Abou Ghosh, de Ramla, de Lydda, de Sainte-Marie-des-Teutoniques à Jérusalem), et réemploient des colonnes antiques au Saint-Sépulcre, à la basilique de la Nativité de Bethléem et à la cathédrale de Tortose. La restauration du Saint-Sépulcre, en 1149, intègre deux églises byzantines, la rotonde de l'Anastasis et l'église de la Crucifixion, réemploie des chapiteaux abbassides du VIII^e siècle et des mosaïques byzantines, édifie un somptueux portail au sud de la basilique et un arc triomphal remplaçant l'abside orientale byzantine: un ›pot-pourri‹ architectural sans unité. À Jérusalem, l'église romane de Sainte-Anne comporte un dôme reposant sur des pendentifs selon le modèle byzantin, tandis que les croisés transforment en églises et décorent les mosquées du Dôme du Rocher (*Templum Domini*) et d'al-Aqsa (*Templum Salomonis*). Au total, plus d'une centaine d'églises, souvent petites, ont été construites au cours du XII^e siècle¹⁶.

Les murailles urbaines et les ›châteaux du soleil‹ sont les principales réalisations en architecture civile¹⁷. Les Francs se sont souvent contentés d'agrandir ou de renforcer des fortifications urbaines antérieures, à Jaffa, à Arsuf, à Acre et à Jérusalem, tandis qu'à Césarée, en 1251–1252, les ingénieurs de saint Louis appuient l'enceinte sur des fondations ayyoubides, faisant de celle-ci un monument représentatif d'un croisement des cultures¹⁸. Dans les États latins de Syrie-Palestine se distinguent trois types de fortifications: les ›donjons normands‹, tours isolées de villages offrant un abri temporaire; les châteaux de type ›castrum‹, aux courtines renforcées de tours aux angles, tel Belvoir dominant la vallée du Jourdain; les châteaux éperons, tels le Crac des chevaliers dans le comté de Tripoli, sans cesse remanié par les Hospitaliers jusqu'à sa reddition en 1271 face aux troupes de Baybars, ou le château de Saone, construit au début du XII^e siècle sur un ancien site fortifié byzantin.

¹⁵ David JACOBY, La littérature française dans les États latins de Méditerranée orientale à l'époque des croisades: diffusion et création, dans: Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin, 2 vol., Modène 1984, p. 617–646; Jaroslav FOLDA, Manuscripts of the History of Outremer by William of Tyre: A Handlist, dans: Scriptorium 27 (1973), p. 90–95; ID., Crusader Manuscript Illumination at Saint-Jean d'Acre, 1275–1291, Princeton 1976.

¹⁶ Denys PRINGLE, The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem, 3 vol., Cambridge 1993–2007.

¹⁷ Paul DESCHAMPS, Les châteaux des croisés en Terre sainte, 3 vol., Paris 1934–1973; Meron BENVENISTI, The Crusaders in the Holy Land, Jérusalem, 1970; Hugh KENNEDY, Crusader Castles, Cambridge ²1995; David NICOLLE, Crusader Castles in the Holy Land: An Illustrated History of the Crusader Fortifications of the Middle East and Mediterranean, Oxford 2008; Mathias PIANA, Burgen und Städte der Kreuzzugszeit. Studien zur internationalen Architektur- und Kunstgeschichte, Petersberg 2008.

¹⁸ Jean RICHARD, Le système défensif des États latins. Programme et évolution, dans: Nicolas FAUCHÈRE, Jean MESQUI, Nicolas PROUTEAU (dir.), La fortification au temps des croisades (colloque de Parthenay), Rennes 2004, p. 15–22.

Les œuvres sculpturales sont tout aussi composites. L'atelier templier de Jérusalem a produit des sculptures d'un grand classicisme levantino-roman, dont des fragments sont utilisés dans la *dikka* (plate-forme de prière) de la mosquée al-Aqsa. En revanche, à Nazareth, les chapiteaux préservés de l'église de l'Annonciation ont été réalisés par des sculpteurs bourguignons et ceux de Césarée, à base de feuillages et de fleurs, révèlent une forte influence française. Le gothique s'impose tardivement en Terre sainte; un exemple, le beau portail de style rayonnant formant aujourd'hui l'entrée de la madrasa du sultan mamelouk an-Nāṣir Muḥammad au Caire¹⁹.

En frappant des besants sarracénats, les États latins imitent le monnayage musulman des califes al-Mustansir et al-Amīr, mais leurs deniers de billon sont proches des types monétaires français du XII^e siècle²⁰. Dans les arts du métal et du verre (gobelets, hanaps), la technologie islamique s'impose dans la forme et le décor.

Qu'il soit d'initiative royale, seigneuriale, ecclésiastique ou citadine, l'art des États latins est le produit d'un multiculturalisme qui s'épanouit dès les premières décennies de l'occupation franque en Syrie-Palestine, mais disparaît avec elle lors de la chute d'Acre en mai 1291. Ces exemples démontrent que le rôle d'intermédiaire des États latins entre Orient et Occident, s'il n'est pas tout à fait comparable à celui de l'Italie du Sud ou de l'Espagne de la *Reconquista*, ne saurait être sous-estimé.

Les mouvements migratoires vers l'Orient s'amplifient au XIII^e siècle, lorsque s'y établissent des colonies génoises et vénitiennes, médiatrices d'influences culturelles multiples dans un environnement multiethnique où le peuplement d'origine occidentale est toujours minoritaire face aux Grecs, aux Arméniens ou aux Tatars. L'exemple de Famagouste suffirait à le démontrer. Dans cette ville, conquise par les Génois lors de la guerre menée contre les Lusignan en 1373, et qui, l'année suivante, leur est donnée en gage du paiement des fortes indemnités imposées au roi Pierre II de Chypre, l'immigration occidentale est le fait de marchands, mais aussi d'hommes de guerre, appelés à constituer une forte garnison pour résister tant aux Mamelouks qu'à l'armée chypriote. Les registres génois de la *Massaria* (trésorerie) de Famagouste ont préservé les rôles de ces mercenaires, attestant le mélange entre Orientaux et Occidentaux et la progressive orientalisation de la société coloniale établie dans le principal port de l'île²¹.

À titre d'exemple, le registre de 1459, antérieur donc de cinq ans à la reprise de Famagouste par les troupes chypriotes, nous livre 558 noms de mercenaires, répartis entre les divers éléments de fortification de la ville (tours, bretèches et échelles du port) et un corps de réserve (*Residium*)²². Les Latins constituent, avec 361 noms, 62% de

¹⁹ Jaroslav FOLDA, *The Art of the Crusaders in the Holy Land: 1098–1187*, Cambridge 1995; Id., *Crusader Art in the Holy Land, from the Third Crusade to the Fall of Acre 1187–1291*, Cambridge 2005.

²⁰ Robert IRWIN, *The Supply of Money and the Direction of Trade in Thirteenth-Century Syria*, dans: Peter W. EDBURY, David M. METCALF (dir.), *Coinage in the Latin East. The Fourth Symposium on Coinage and Monetary History*, Oxford 1980 (British Archaeological Reports, International Series, LXXVII), p. 73–104; David M. METCALF, *Coinage of the Crusades and the Latin East in the Ashmolean Museum*, Oxford, Londres ²1995.

²¹ Archives d'État de Gênes (abrégé ASG), San Giorgio, n.g. 590/1268 (année 1391) à 590/1286 (année 1461).

²² Ibid., n° 590/1285.

l'effectif. Il en vient de Gênes, bien sûr, des *Riviere* ligures et de l'Apennin, d'un grand nombre de villes d'Italie, de Plaisance à Palerme, mais aussi de Corse, de France, d'Allemagne et même d'Écosse. Quelques grands noms de Gênes figurent sur la liste: il s'agit vraisemblablement de clients des grandes familles, dont ils ont adopté le nom, plutôt que des membres originaires des grands *alberghi* génois, généralement peu portés vers le métier des armes. Un second groupe est constitué par des Grecs, qui, avec 89 noms, représentent un sixième de l'effectif, ce qui démontre la pénurie d'hommes disponibles, puisque les autorités génoises doivent recruter des Grecs de Chypre, alors même que ceux-ci seraient amenés à combattre des compatriotes, au cas où les armées des Lusignan se présenteraient sous les murs de Famagouste. Plus étonnante encore est la présence dans le contingent de 23 soldats qui portent le nom d'une ville de Terre sainte et de Syrie – Laodicée, Tripoli, Gibelet, Acre et Alep – près de 170 ans après la disparition des États latins de Syrie-Palestine. Les noms de baptême latins coexistent avec des noms orientaux, de sorte que ces mercenaires peuvent être à la fois des descendants des rescapés de la fin du XIII^e siècle, illustrant le rôle de refuge joué par le royaume des Lusignan, ou des immigrés récents venus s'engager à Chypre, et représentatifs de la grande mobilité des hommes d'armes au XV^e siècle. À ces groupes s'ajoutent 37 Orientaux, originaires des colonies génoises d'Orient (Caffa, Péra, Chio, Mytilène), mais aussi de Rhodes, de Crète et de Nègrepont, 19 Latins de Chypre, 18 Arméniens et 11 juifs.

Quelles conséquences pour notre sujet peut avoir cette composition multiethnique de la garnison de Famagouste? On remarquera d'abord que Latins et Orientaux sont affectés ensemble aux mêmes postes de garde. De quatre à six mercenaires partagent donc la même vie durant des mois dans chaque tour et dans chaque bretèche: il en résulte un enrichissement de la *lingua franca*, un début d'unification des goûts culinaires et des comportements. La solidarité des armes éclate lors des affrontements avec les Mamelouks signalés par le nombre de morts lors de l'attaque contre l'île en 1426. Surtout, le nombre élevé de mercenaires, nés d'unions gréco-latines, porte témoignage d'une diffusion rapide de valeurs culturelles différentes dans la société famagoustaine. Ici comme ailleurs (Crète ou Chio), les Latins, très minoritaires, subissent une orientalisation progressive qui entraîne un lent relâchement des liens avec leur patrie d'origine²³.

Ce rapide tour d'horizon devrait être approfondi par l'étude en cours des divers rôles de mercenaires conservés dans les registres de la *Massaria* de Famagouste. Ils attestent qu'en dehors des clercs et des savants attelés à des tâches de traduction du grec ou de l'arabe en latin, existent de plus humbles médiateurs culturels, marchands, artisans ou soldats expatriés, qui, grâce à leur résidence temporaire ou définitive en Orient, s'imprègnent d'idées, de goûts, de traditions étrangères à leur formation et à leur origine géographique, en même temps qu'ils apportent aux Orientaux des idées nouvelles. L'expansion des Latins outre-mer est au Moyen Âge un modeste précédent d'une mondialisation de la culture évidente de nos jours.

²³ BALARD, La Romanie génoise (voir n. 5), vol. 1, p. 310–334.